

BULLETIN

DÉCEMBRE 2018

Essor des Églises des frères mennonites au Québec : du radicalisme à l'embourgeoisement

ZACHARIE LECLAIR

Raconter l'essor des Églises des frères mennonites au Québec revient à repasser l'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire du Québec. Les années de grandes transformations sociales de la Révolution tranquille forment la trame de fond de ce que le fondateur de la mission frères mennonites au Québec, Ernest Dyck, appelait le « Réveil tranquille ». Personne ne saurait saisir comment cette poignée d'Églises anabaptistes francophones implantées en milieu semi-urbain sur la rive-nord de Montréal ont pu émerger sans une compréhension de ce que signifiait pour les Canadiens français de vivre au Québec dans l'après-guerre.

Départ tardif

Alors que les frères mennonites de l'Ouest canadien étaient déjà bien enracinés dans des contrées aussi éloignées que l'Inde, le Congo ou la Chine, leur présence dans la seule province francophone du pays est relativement tardive. Une fois établis au Manitoba dans le contexte du peuplement des prairies canadiennes, il fallut plus de cent ans pour que les frères mennonites choisissent le Québec pour y implanter des Églises. Plusieurs obstacles se dressaient devant eux.

Outre le fait historique que la mission chrétienne de toujours alla main dans la main avec le système colonial, orientant ainsi le gros des efforts missionnaires vers l'outre-mer, nul doute que la barrière linguistique représentait une difficulté qui retarda la mise en place d'un champ missionnaire au Québec. Bien qu'apprendre le français québécois ne fut pas plus difficile que d'apprendre le cantonnais, le

tamoul ou le kituba, il y avait au Canada anglophone cette perception d'un « imperium in imperio » (d'un État dans l'État). Ironiquement, de nombreux missionnaires évangéliques anglo-canadiens ou américains allaient apprendre le français au Québec, notamment à l'Institut Béthel.

Mais plus déterminant encore, un vigoureux catholicisme d'État exerçait une mainmise sur la majorité francophone de la Province, et seule la minorité anglophone protestante échappait à son monopole. À la Conquête de 1763, le clergé catholique devint le gardien de l'intégrité culturelle des Canadiens en tant que catholiques et francophones, assumant auprès d'eux l'éducation des jeunes et les soins hospitaliers, et structurant toute la vie villageoise autour de l'église paroissiale. Les migrations successives de populations anglophones et protestantes originaires des Îles britanniques au cours des XVIII^e et XIX^e siècles ont ensuite accentué cette division sociale que le romancier Hugh MacLennan appela les « deux solitudes ». À Montréal, en particulier, la rue Saint-Laurent divise encore la ville entre l'Est, majoritairement francophone, et l'Ouest, très anglophone et plus riche. Dans les quartiers limitrophes, les conflits éclataient souvent entre les deux groupes.

Avant la Révolution tranquille des années 1960, tout Canadien français était considéré catholique, baptisé aux couches, et automatiquement incorporé à l'Église catholique. La mainmise du clergé sur la société québécoise était formidable. Ciment de la vie sociale, l'Église opérait le système scolaire du primaire à l'université, gérait les soins de santé, et enrôlait dans les ordres quantité de jeunes de toutes les

familles québécoises. Le clergé avait le pouvoir de censurer les livres, la musique, les films et les pièces de théâtre. Acheter des préservatifs était un péché et la police comptait une escouade de la moralité. Il y avait un marché noir où circulaient, sous le manteau, des œuvres littéraires aujourd'hui à l'étude dans les polyvalentes mais jadis mises à l'index par l'Église qui les jugeait anticléricales. Distribuer des dépliants ou traités évangéliques était interdit.



Lydia et Ernest H. Dyck

Le choix des Basses-Laurentides

C'est donc dans ce contexte de protectionnisme linguistique et religieux que la mission canadienne des frères mennonites, appelée Canada Inland Mission, demanda à Ernest Dyck d'ouvrir une œuvre missionnaire au Québec. Connaissant mal la culture et la géographie québécoises, le Canada Inland Mission dépêcha Henry Warkentin en éclaireur. Après un premier voyage en 1959, Warkentin revint l'année suivante avec Ernest Dyck afin de déterminer où implanter une première église. Il fallait d'abord cibler une région largement francophone où nulle autre église évangélique francophone n'existait. Ensuite, la région choisie devait être un pôle démogra-

phique suffisamment peuplé pour accueillir plus d'une église.

La région des Laurentides, sur la rive nord de Montréal, fut choisie, avec les villes de Saint-Jérôme et Sainte-Thérèse comme lieux d'implantation principaux. Ces villes constituaient des carrefours industriels et culturels dans la région. Chacune abritait un séminaire [aujourd'hui un collège] où la jeunesse des environs convergait pour étudier et chacune comptait des dizaines d'usines, le plus souvent dans le secteur du bois. La rivière aux Chiens, un affluent de la rivière des Mille îles, alimentait les moulins. En 1960, il n'y avait pas moins de six usines de piano à Sainte-Thérèse. Modelée sur l'ancienne seigneurie Thérèse-de-Blainville, la région s'était développée autour du centre-ville de Sainte-Thérèse, avec sa cathédrale, son séminaire et ses usines. Une véritable culture syndicale existait dans la région, nourrissant ainsi un indéniable sens d'activisme, de coopération et de critique sociale parmi la population thérésienne. Comme les patrons étaient souvent des anglophones et que les ouvriers étaient habituellement francophones, les luttes syndicales prenaient inmanquablement une saveur linguistique.

Ernest Dyck était natif du village mennonite de Hirschau, dans une région fortement germanophone de Russie appelée Molotchna. Sa famille émigra vers l'Ouest canadien durant les années 1920 pour fuir les troubles issus de la Révolution russe ainsi que les conséquences à long terme de la Guerre 14-18 et la famine de 1924. Élevé dans une famille frère mennonite, Ernest fit des études bibliques au collège Tabor, au Kansas, puis épousa Lydia Krahn. Les deux ressentait le désir de se faire missionnaires en Afrique francophone. Ils vinrent étudier le français au Québec, à l'Institut Béthel, puis partirent pour la Belgique, et finalement œuvrèrent au Congo Belge durant sept ans jusqu'à la révolution congolaise de 1960.

Quand, de retour au Canada, la famille Dyck franchit la rivière des Outaouais pour arriver au Québec, Ernest sentit immédiatement qu'il était entré dans un autre pays. Arrêtant pour faire le plein d'essence, il put entendre la musique différente de la langue française :

We realized from the day of our arrival in St-Jerome that we were in French Canada. This was Quebec and we would daily have the opportunity of improving our French. However, most

of the people were friendly and we believed that, with the help of the Lord, we would find friends in our new environment. The countryside surrounding our town was beautiful!

Ernest Dyck pourrait être qualifié, à juste titre, de mennonite fondamentaliste. Or, il s'avéra aussi un missionnaire particulièrement entreprenant et visionnaire. Dans un contexte initial de fermeture, puis durant les années de bouleversement « tranquille », il se montrera capable de comprendre la réalité, de saisir les occasions, et de s'adapter au changement.

Première décennie

Ernest Dyck s'astreignit dès le départ au dur travail d'établir des relations avec le voisinage et d'offrir son soutien pastoral aux gens du milieu par le biais du porte-à-porte, de la distribution de traités évangéliques, et en s'impliquant dans l'aumônerie du secteur hospitalier. La méfiance des francophones face à un protestant anglophone et la difficulté à contourner le monopole de l'Église catholique illustrent encore les deux solitudes. À deux reprises, Ernest fut jeté en prison pour avoir prêché en public sans « autorisation » du clergé. La dernière fois, il réclama que le policier reconnaisse l'illégalité de son geste et vienne s'excuser devant l'assemblée. Embarrassé, le directeur du poste contraignit son agent à présenter son mea culpa à l'église des frères mennonites de Saint-Jérôme.

En 1960, la Charte canadienne des droits garantissait la liberté religieuse pour tous. Aussi, lorsqu'on voulut empêcher Ernest Dyck de pratiquer l'aumônerie auprès des patients francophones, celui-ci invoqua la charte. Devant le refus du ministère québécois, Dyck prit sa voiture, conduisit jusqu'à Québec, fit irruption dans le bureau du secrétaire du ministre, et obtint du ministère embarrassé une dérogation pour qu'on le laissât apporter ses soins aux francophones comme aux anglophones sans distinction.

L'impact initial des efforts d'évangélisation d'Ernest Dyck fut minimal. Les temps étaient difficiles et seule une poignée de francophones déjà protestants, souvent affiliés à l'Église Unie (anglophone), fréquentait les réunions tenues chez le pasteur.

En 1962, un autre couple de missionnaires ayant œuvré au Congo avec les frères mennonites arriva au Québec pour prêter main forte aux Dyck. Clyde

et Elizabeth Shannon s'établirent à Sainte-Thérèse. C'est là qu'ils firent la connaissance d'une famille d'immigrants portugais ayant fui les guerres coloniales en Angola. La famille Franco était issue d'une minorité protestante aux Açores et cherchait une église francophone afin de s'intégrer à la société québécoise.



Clyde et Elisabeth Shannon

Au milieu des années 1960, les deux groupes de Saint-Jérôme et de Sainte-Thérèse ne comptaient qu'une vingtaine de membres chacun et collaboraient sur une base régulière. Les deux églises formaient un ensemble plutôt traditionaliste évoluant dans une société qui, elle, s'émancipait de plus en plus des traditions.

Le tournant de la Révolution tranquille et le « Réveil tranquille »

La Dépression des années 1930 ainsi que la Seconde Guerre mondiale avaient créé un effet de vacuum des naissances. Mais le retour de la paix, de la prospérité et des soldats engendra une reprise spectaculaire que l'on appelle le baby-boom, phénomène social déterminant de l'après-guerre.

D'un autre côté, l'expérience des deux guerres, particulièrement la dernière avec les camps de la mort, les totalitarismes et la bombe atomique, avait sapé plusieurs des illusions et fondements de la société occidentale, discréditant ceux qui tenaient le pouvoir. Ce rejet global du formalisme, du style de vie occidental, accompagné du sentiment que tout était possible, connut de nombreuses variations locales. Aux États-Unis, dans les années 1950 les Noirs s'étaient soulevés pour leurs droits civiques et pour mettre fin à près d'un siècle de ségrégation raciale. Dans les années 1960, la jeunesse des campus américains se révoltait contre la conscription durant la guerre au Vietnam. En France, c'étaient le gaullisme et la guerre inhumaine en Algérie qu'on rejetait. Au Québec, les Canadiens français

réagirent à deux siècles de mépris et de domination politique et économique anglaise ainsi qu'à l'hégémonie et aux abus de l'Église catholique. Une jeune génération plus nombreuse ayant soif de changement social façonna un nationalisme québécois plus radical qui balaya la société québécoise au tournant des années 1970. En l'espace de quelques années, la majorité des Québécois francophones cessèrent de fréquenter l'église. De moins en moins de jeunes gens s'enrôlaient dans les ordres religieux. L'Église perdit d'un coup toute son influence immémoriale.

L'année 1960 correspond au début de la Révolution tranquille. C'était un mouvement à la fois lyrique, social et politique qui, non seulement inaugura un nationalisme remanié et débarrassé de son élément religieux autrefois central, mais marquait aussi la sécularisation de l'État québécois. L'élection du libéral Jean Lesage, sous le slogan «Maître chez nous», amorça la modernisation accélérée du gouvernement en nationalisant la production d'hydro-électricité, et en créant les ministères de la Santé et de l'Éducation, jadis sous contrôle clérical.

Parallèlement, la nouvelle prospérité des Trente Glorieuses [1945-1973], spécialement en Amérique du Nord, produisit un état d'esprit optimiste, joyeusement radical, et prêt à transformer le monde dont la génération du baby-boom venait d'hériter. Au fil des années 1960, une nouvelle contre-culture émergea avec le but avoué de renverser les normes sociales de la culture dominante : port des jeans, cheveux longs, drogue, musique rock et sexualité libérée.

Un « Réveil tranquille »

Ce mode de vie contreculturel était particulièrement présent à Sainte-Thérèse. Un esprit contestataire marquait la vie sociale de ce pôle démographique et éducationnel. Le centre-ville de Sainte-Thérèse, notamment près de la fontaine publique entourée de la cathédrale et du vieux séminaire, constituait l'épicentre de la contestation où convergeaient chaque jour des dizaines de jeunes hippies dans une curieuse atmosphère enfumée. Alors que l'influence de l'Église déclinait, en 1967, le séminaire fut converti en CÉGEP, et celui-ci devint un haut lieu de la dissidence et de la contre-culture. Illustration typique du mouvement de Mai 68, le campus collégial de Sainte-Thérèse fournit au Parti Québécois naissant une considérable



Cathédrale et jardins à Sainte-Thérèse

base de militants. En 1967, l'Exposition universelle de Montréal injecta une dose de confiance aux Canadiens français, les éveillant aux réalités internationales et leur inspirant le sens de l'accomplissement. L'Expo 67 fut aussi pour les Québécois un facteur d'ouverture au protestantisme par les efforts d'évangélisation qui furent lancés durant l'événement. Ernest Dyck et David Franco, l'un des Portugais de Sainte-Thérèse qui devint par la suite pasteur et planteur, comptèrent parmi les bénévoles chargés de prendre soin des gens intéressés à discuter de la foi lors de leur passage au pavillon intitulé Les sermons de la science. Une troisième église fut implantée, cette fois dans Saint-Laurent, sur l'île de Montréal, afin d'accueillir les retombées de l'évangélisation issues de cette manifestation.

La proximité de Sainte-Thérèse avec la métropole montréalaise et la culture urbaine la rendit perméable à la version séculière du nationalisme québécois. D'où, peut-être, un niveau d'ouverture accru au discours évangélique qui insistait moins sur l'autorité que le catholicisme.

Un mercredi soir de 1970, un jeune Thérésien entra dans la chapelle des frères mennonites. Ernest Dick s'y préparait à donner l'une de ses études bibliques en mi-semaine. Guy Lavoie était un jeune radical, un hippie, qui avait voyagé sur la Côte-Ouest américaine et en Colombie-Britannique, et qui avait vécu dans une commune en Floride. Il avait croisé en chemin des jeunes Jesus Freaks, un mouvement chrétien adepte de l'esprit « peace and love ». Sa rencontre avec Ernest Dyck en 1970 représente un moment décisif dans l'histoire des églises des frères men-

nonites au Québec. Dyck décrit la scène dans ses *Mémoires* :

«On a Wednesday night when I arrived at the Ste. Thérèse church for the mid-week Bible study and prayer meeting, I met a young man looking at the tracts and Christian literature displayed at the entrance of the church. I introduced myself to him and welcomed him to our evening service. His name was Guy Lavoie. He was of small stature with a beard and long hair, dressed as a hippie [...] He told me he loved to read the Bible and that he had become a Christian. His outward appearance did not impress me positively, however, he spoke in such a humble way that I decided that I wanted to believe that he had become a Christian»².

Cette entrevue décisive offre un regard sur le tempérament de Monsieur Dyck, comme on l'appela désormais au Québec. Elle illustre aussi le large fossé culturel entre les deux hommes. Guy n'était pas qu'un autre jeune «peace and love», il était aussi un revendeur de drogue bien connu dans le village de Sainte-Thérèse. Un témoin parmi les Portugais de la communauté se souvient de la première fois où Guy Lavoie est entré dans l'église. Il marchait pieds nus, portait un manteau de fourrure, arborait des coquillages dans les cheveux et la barbe, et déambulait avec deux «poupoues» à ses bras.

Après des années de rébellion contre son père, le catholicisme et le système capitaliste, Guy Lavoie, converti et devenu chrétien évangélique prêt à évangéliser dans les rues, amène une chaîne de conversions dans la jeunesse radicale de Sainte-Thérèse et des environs. Tous ces jeunes convertis intégrèrent l'Église des frères mennonites de Sainte-Thérèse, changeant ainsi brusquement la composition de l'assemblée. Parmi eux, il y avait beaucoup d'étudiants du Cégep, des ouvriers d'usine, des activistes et des artistes.

Prenons trois d'entre eux afin d'illustrer ce portrait social des conversions selon lequel des jeunes gens, dont une majorité d'hommes issus des milieux marginaux de la société, délaissèrent un



Guy Lavoie



Jean Théorêt enseignant à un groupe de jeunes à l'église de Sainte-Thérèse



Richard Toupin en charge de la louange à l'église de Sainte-Thérèse

Photos: Witness

mode de vie contreculturel, voire révolutionnaire, pour embrasser, tout aussi radicalement, un évangélisme particulièrement actif et volontaire.



Jean Théorêt

Jean Théorêt était un étudiant au collège et un socialiste. Après sa conversion et des études en théologie, il devint pasteur, puis enseignant et doyen de l'école biblique des frères mennonites au Québec, l'Institut Biblique Laval (aujourd'hui l'ÉTEQ). Pierre Wingender, lui, était un militant indépendantiste. Il devint un pasteur ainsi qu'un prédicateur enflammé, lui aussi plus tard doyen de l'ÉTEQ. Enfin, Richard Toupin était un musicien et chanteur reconnu qui jouait avec Robert Charlebois. Une fois converti, il devint un évangéliste, un implanteur d'Église et forma un groupe de musique chrétienne appelé Trio Toupin, donnant alors une grande visibilité aux frères mennonites au Québec et même dans la francophonie. Beaucoup le considèrent aujourd'hui comme le plus grand compositeur chrétien, et ce grâce à l'intervention d'Ernest Dyck. En effet, lors de sa conversation, Toupin croyait qu'il devait désormais renoncer à la « gloire » d'une carrière



Richard Toupin à l'époque du Trio Toupin

musicale, et que même jouer de la guitare ferait entrave à sa nouvelle vie chrétienne. Après qu'il eut remis sa guitare, Ernest lui souligna que son talent musical lui venait de Dieu, et lui suggéra de mettre en musique ce que Dieu avait fait pour lui. Tout content, Toupin reprit son instrument et se remit à composer.

Des dizaines d'histoires semblables pourraient figurer ici. L'impact de l'intégration de ces jeunes convertis au sein d'une assemblée plutôt âgée et conservatrice produisit une nouvelle dynamique et une nouvelle culture d'église. Avec une énergie, un dynamisme et une cohésion remarquables, et très précocement, les jeunes convertis prirent rapidement les guides des ministères de l'église. Ils menèrent des initiatives d'évangélisation, dirigèrent la louange et guidèrent d'autres dans la foi. Après les trois assemblées fondées dans l'axe Saint-Jérôme, Sainte-Thérèse et Saint-Laurent (essentiellement de l'autoroute 15) entre 1961 et 1967,

quatre autres églises furent implantées entre 1970 et 1978. Au tournant des années 1980, le total de membres des églises des frères mennonites était passé de 100 à 400. Sous l'égide d'Ernest Dyck, les jeunes leaders avaient contribué à ces nouvelles implantations. À la fin des années 1970, trois d'entre eux étaient déjà pasteurs, et tous avaient moins de 25 ans.



Pierre Windenger et sa famille

Cette hausse spectaculaire de jeunes chrétiens dans l'Église requit d'investir également dans les institutions. En 1974, Ernest Dyck organisa l'achat d'un camp de l'Église anglicane, dans les Laurentides, qui devint le Camp Péniel. Le fait de devenir un attrait pour la jeunesse de la région dépassa les attentes de Dyck et des gens de la mission frères mennonites. Il fallut alors la former pour le travail dans l'Église. En 1976, Dyck mena l'achat d'un bâtiment de l'Église Unie sur l'île de Laval. Le sous-sol y était suffisamment spacieux pour aménager les locaux d'une école biblique.

Ainsi fut lancé l'Institut Biblique Laval, où des dizaines de convertis reçurent une éducation biblique et où plusieurs jeunes meneurs furent formés et purent à leur tour enseigner.

Le succès et la croissance parurent aller de soi aux convertis et à leurs jeunes pasteurs, eux qui n'avaient rien connu d'autre que des moyennes annuelles de 25 baptêmes par Église entre 1974 et 1980. Leur ambition était donc sans limites. En 1982, les dirigeants frères mennonites se fixèrent comme objectif d'atteindre 40 Églises en 1992. Devant l'impossibilité



Source: Album II, p. 74

L'Institut biblique Laval

d'y arriver, ils modifièrent leur cible qui visa 2000 membres pour l'an 2000, le triple du nombre de membres des huit Églises des frères mennonites existantes en 1987³. Finalement, aucun de ces objectifs ne fut atteint. Néanmoins, avec un bassin de jeunes (enfants ou adolescents) d'environ 400 au milieu des années 1990, l'ensemble des Églises des frères mennonites, officiellement incorporées sous le nom d'Association des Églises des frères mennonites de la province de Québec en 1984, pouvait envisager l'avenir avec un certain optimisme. La concentration de ces Églises autour de Montréal (dans l'axe rivière des Mille îles-Autoroute 15) permettait d'espérer un impact régional optimal. D'ailleurs, toutes les Églises situées loin de la région montréalaise (Saint-Donat, Charlesbourg et New Richmond) ont préféré quitter l'AEFMQ faute de soutien adéquat. En 1992, les cinq Églises d'origine de la grande région de Montréal comptaient en moyenne une centaine de membres, possédaient un bâtiment, et avaient atteint l'autonomie financière.

Vers l'embourgeoisement

Le concept d'embourgeoisement décrit un processus par lequel une personne ou une population dérive d'une culture et d'un état d'esprit révolutionnaires vers un statut social de type bourgeois, typiquement

de la classe moyenne et plus axé sur les valeurs bourgeoises et libérales d'individualisme et de matérialisme.

Un mouvement aussi jeune et dynamique connaissant un essor aussi prolifique sur une aussi courte période allait nécessairement être marqué par une certaine immaturité. À Sainte-Thérèse, il y eut des tensions entre la vieille garde, spécialement les dirigeants portugais plus conservateurs, et les meneurs émergents issus du Réveil tranquille, parfois formés dans les collèges frères mennonites de la Côte-Ouest, à mesure que ces derniers adoptaient un point de vue moins fondamentaliste sur la foi et la vie d'Église. Certains leaders furent cependant victimes de leur propre tempérament « radical » et polarisant, tandis que d'autres subirent l'influence de courants charismatiques au point d'en confondre l'assemblée. Des Églises comme Saint-Jérôme et Sainte-Thérèse connurent crise après crise durant les années 1980 et 1990, jusqu'à ce que l'épuisement et les déceptions poussent la moitié des membres de cette Église vers la sortie, nourrissant alors d'autres groupes évangéliques naissants aux alentours.

Au tournant des années 1980, la société québécoise entra dans une nouvelle ère. La décennie s'amorça avec la défaite indépendantiste au référendum de 1980, sonnait alors le glas de l'effervescence idéaliste qui avait caractérisé les deux décennies précédentes. Puis, une sévère dépression économique à partir de 1981 vint achever une ère de prospérité historique. Sous l'angle sociologique, la jeune cohorte du Réveil issue du baby-boom s'installait désormais dans une phase plus conventionnelle, professionnelle et domestique. Les jeunes convertis impatientes, agités, des années 1970 commencèrent à fonder des familles, à prendre maison et à acquérir des biens de consommation. En termes de mission chrétienne, la priorité passa du témoignage aux gens de l'entourage à celui de la consolidation des ministères de l'Église : jeunesse, école biblique, formation de disciples, groupes de soutien, etc.

Avec générosité et enthousiasme, la Conférence canadienne des frères mennonites subventionna l'expansion rapide et précoce des Églises du Québec par l'achat immobilier et l'envoi de missionnaires. Or, gérer et financer un camp, une école biblique et six bâtiments devint un fardeau budgétaire et humain important. Les Églises de l'AEFMQ étaient majori-

tairement composées de gens de la classe moyenne basse, et beaucoup avaient de jeunes familles. Avec la sécularisation accélérée de la culture québécoise, retenir et impliquer dans l'Église la jeunesse montante s'avéra plus difficile que prévu. Aujourd'hui, malgré le sursis permis par une jeunesse nombreuse dans les années 1990 et 2000, la majorité de ceux qui ont été élevés dans une Église de l'AEFMQ ne fréquente plus les frères mennonites, ou ne fréquente carrément plus l'Église. Curieusement, l'apogée numérique de l'AEFMQ vers 1992 coïncide avec le début de son déclin.

Même si un certain renouveau se profile aujourd'hui grâce à l'immigration, spécialement africaine et haïtienne, l'identité anabaptiste des frères mennonites du Québec reste à définir. Sans attache culturelle ou ethnique avec l'ensemble du monde mennonite, et sous l'influence constante de l'évangélisme américain, les Églises des frères mennonites du Québec peinent à se démarquer dans le paysage religieux québécois. Or, sans même en être toujours conscients, les Églises des frères mennonites francophones d'ici évoluent, fonctionnent et vivent d'après un style clairement anabaptiste, c'est-à-dire de façon peu hiérarchisée, collégiale, communautaire, avec une discipline d'Église un peu plus relâchée ainsi qu'un discours moins fondamentaliste et plus axé sur la recherche de la paix et l'incarnation sociale du christianisme. Peut-être la pérennité de ce mouvement bien modeste passe-t-il par une réappropriation plus consciente de ces distinctions théologiques et ecclésiales qui, devrions-nous le rappeler avec plus de gratitude et de foi, nous rattachent aux éléments radicaux – au sens positif et étymologique du terme – de la Réforme protestante. Tout particulièrement aux enseignements de Menno Simons, sans compromis et centrés sur le Royaume des Cieux.

1. Ernest Dyck, *Called to Witness*, St. Catherines, publié par l'auteur, 2003, p. 120.
2. Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 166.
3. Ce nombre exclut toutefois les deux Églises gaspésiennes (New Richmond et Grande-Baleine) originellement baptistes qui se sont temporairement jointes aux frères mennonites en 1981. L'une s'est fusionnée avec l'autre (New Richmond) en 1986. Le groupe quitta l'Association des Églises des frères mennonites en 2002. Aussi, parmi les huit Églises citées, deux ont aussi quitté les frères mennonites et une autre a cessé ses activités en 1992. Notons aussi l'existence de l'Église anglophone de Waterloo, exclue de ce décompte des Églises francophones.

LHÔTE, JEAN-BAPTISTE (1802-av. 1870)

LHÔTE, Jean-Baptiste, prêtre de l'Église catholique française, curé, professeur, missionnaire et, après son abjuration, pasteur presbytérien américain, né en 1802 à Hailles (Somme) et décédé avant 1870 aux États-Unis. Il avait épousé Cynthia Hitchcock en 1846.

Nous vous présentons une nouvelle biographie de cet ancien prêtre devenu missionnaire, car depuis 2008 nous avons trouvé des éléments complémentaires qui illustrent ce cas particulier.

Jean-Baptiste Lhôte¹ est né en France, dans un milieu catholique, très probablement dans la commune de Hailles dans la Somme². Compte tenu de son âge au moment de son arrivée aux États-Unis en 1845, il serait né en 1802. À la fin des années 1820, il a été curé de Perrigny puis professeur du Petit séminaire d'Auxerre³, à deux pas de là.

Jean-Baptiste Lhôte partageait les idées de l'Église gallicane (appelée ensuite Église catholique française) fondée par M^{gr} Chatel, lequel a été « frappé d'interdit » par Rome à cause de ses idées libérales et parce qu'il voulait que l'Église française échappe à la tutelle pontificale et accorde plus d'importance aux évêques locaux. Quand Lhôte est appelé à Villefavard en 1831, cette petite commune, à une cinquantaine de kilomètres de Limoges, n'a pas eu de curé depuis 1801 et c'est une



Temple protestant de Villefavard

des raisons qui la fait choisir une Église différente. Ce nouveau curé fait participer les fidèles à la gestion de sa paroisse et commence à célébrer la messe en français. Les autorités catholiques du diocèse le

frappent d'interdit de célébration en 1842. Il passe outre et, deux ans plus tard, c'est toute la paroisse de Villefavard qui se joint aux réformés, y compris le maire et six cents autres personnes. En 1844, l'ancienne église catholique se transforme en temple protestant et l'est demeurée depuis lors⁴. La hiérarchie catholique envoie dans le village un curé loyal pour reprendre les choses en mains et les autorités civiles régionales épaulent le clergé catholique de sorte que Jean-Baptiste Lhôte devient indésirable et doit quitter les lieux.

En fait, il s'éloigne même de son pays et arrive à Montréal en août 1845, étant passé par New-York, son transport ayant été payé par le Comité des dames d'Édimbourg sur la recommandation du pasteur Napoléon Roussel de Paris. Selon les vœux de ces sponsors, le Comité de la Société missionnaire franco-canadienne⁵ accepte de le prendre à l'essai et trouve en janvier 1846 qu'il donne satisfaction comme assistant de Jean Vernier à l'Institut de Belle-Rivière⁶. Le Comité pense qu'il pourrait être utile comme évangéliste et pasteur puisqu'il y a célébré quelques cultes, et ce même Comité se dit prêt à ce moment-là à l'engager sur une base permanente⁷.

Cependant, quand on déménage l'Institut à Pointe-aux-Trembles plus tard dans l'année, le Comité ne retient pas ses services comme enseignant et il l'invite plutôt à « faire de Belle-Rivière son centre d'activité missionnaire⁸ ». Sa brouille avec les pasteurs Doudiet et Tanner combinée au fait qu'on juge qu'il n'a pas un esprit missionnaire suffisant conduisent la Société à ne pas le réengager en janvier 1847. Elle lui souhaite plutôt de trouver ailleurs un emploi qui lui convienne⁹.

Peu auparavant, le 13 décembre 1846, Jean-Baptiste Lhôte avait épousé à Rawdon (comté de Montcalm) une anglophone née au Canada, Cynthia Hitchcock (1825-1898), méthodiste alors qu'il était presbytérien, de vingt ans plus jeune que lui. On peut déduire de ce lieu du mariage qu'il était passé dans la région de Joliette où d'autres missionnaires étaient alors actifs comme Pliny V. Hibbard et Joseph Vessot. Le couple Lhôte aura un fils Henry Chester (1847-1901) qui naîtra l'année suivante dans le Missouri¹⁰. On sait que Jean-Baptiste est « missionnaire franco-

phone » à Bâton Rouge en Louisiane, peut-être dès 1848 quand le pasteur Philippe Wolff le rencontre (voir sa biographie). Il y est encore en 1850 selon le recensement américain. Malgré les quelques aléas signalés, la dimension missionnaire semble toujours présente dans sa vision des choses. Il a été accepté comme pasteur presbytérien américain à une date qui nous est inconnue, mais possiblement dès ce moment-là. Cependant, on comprend qu'il ait été difficile pour son épouse d'élever son enfant dans ces conditions et qu'elle soit retournée vivre avec son fils à proximité de gens de sa famille dans le comté de Missisquoi comme en témoigne le recensement canadien de 1852.

Dans les années suivantes, on retrouve Jean-Baptiste plutôt dans des tâches d'enseignement. Il est professeur pendant plusieurs années à Lawrenceville au New Jersey dans un pensionnat pour garçons (Maidenhead Academy) où il était fort apprécié et, cette fois, son épouse et son fils vivent avec lui. Les presbytériens y ont une église depuis 1698 et y supervisent des maisons d'enseignement. À l'époque, l'école était encore la propriété de son directeur.



L'église ancienne et la Maidenhead Academy telles qu'on les trouve encore aujourd'hui.

Un article du journal américain *The Presbyterian*¹¹ nous apprend les difficultés de son passage à Sainte-Anne (Illinois) en 1860-1862. Le comité des missions presbytériennes l'invite à l'été 1860 à visiter le comté de Kankakee. En octobre, Lhôte y prêche tous les jours pendant plusieurs semaines. Le comité insiste alors pour qu'il dirige la nouvelle école de Sainte-Anne. Après quelques hésitations entre sa tâche confortable de Lawrenceville et celle plus rude qu'on lui propose, son sens du

devoir et du service du Seigneur lui font accepter pour l'année scolaire en cours son nouveau poste qu'il intégrera à la fin d'octobre à la satisfaction de tous. Il y sera pourtant piégé.

Dans le procès qui oppose le pasteur Moses Staples au pasteur Charles Chiniquy, ce dernier demande à Lhôte d'endosser une lettre et de l'adresser en son propre nom au premier. Lhôte refuse, un collègue accepte, divisant ainsi le personnel. À la fin de l'année, le rapport sévère de Lhôte sur l'école lui attire de plus l'animosité de certains parents de Sainte-Anne¹². Le comité le déplace alors à Kankakee (une vingtaine de km plus au nord), probablement en septembre 1861, et lui confie l'église française de l'endroit le laissant libre d'y enseigner s'il le désire.

À ce moment, des membres de cette communauté réclament du Consistoire presbytérien les titres de propriété de l'église. Afin de mieux connaître les signataires et leur engagement dans cette paroisse, le Consistoire fait appel à des informateurs dont Lhôte, qui a le malheur de signaler, à propos d'un nom, qu'il avait entendu dire que cette personne avait fait de la prison pour avoir volé des dindes et des oies. Cet individu lui intente alors un procès pour l'avoir traité de « voleur », le mot clé dans la loi. Chiniquy, seul témoin à charge, l'affirme alors que plusieurs autres disent que le mot n'a jamais été prononcé. Fort du témoignage de Chiniquy, le plaignant gagne son procès malgré cette accusation visiblement mal intentionnée et rancunière : Lhôte se voit condamné à 450 dollars d'amende¹³. Ne disposant pas d'une telle somme et ne désirant pas faire de la prison, Lhôte préfère quitter rapidement les lieux et retourner dans l'Est du pays au début de l'année 1862.

Le Consistoire de Chicago lui offre toute sa sympathie dans cette épreuve où il a été injustement accusé et lui rend cet hommage en le recommandant à ses éventuels employeurs :

Plus on connaît M. Lhôte, plus on admire et chérit cet homme pour son talent, sa culture, sa piété, sa grande modestie et ses manières exquises. Il était particulièrement doué pour travailler à l'évangélisation de la population française de la région. Son départ, spécialement de la manière dont il a dû le faire, constitue une de ces inexplicables actions de la Providence dans la conduite de son Royaume [...] ¹⁴.

Jean-Baptiste Lhôte semble être retourné à Lawrenceville au New Jersey où nous avons des traces de lui en 1866, mais nous ne savons pour combien de temps encore. Nous pensons qu'il serait décédé avant 1870. En effet, nous retrouvons son épouse en Californie au recensement de cette année-là, mais seule, habitant dans sa famille, chez Wilbur Hitchcock, son frère peut-être, un important marchand général de San Francisco. Elle logera à Oakland (tout à côté de San Francisco) du milieu des années 1870 à son décès en 1898, possiblement chez son fils Henry Chester durant tout ce temps comme le montre le recensement de 1880 par exemple. Cette année-là, il tient une maison de pension, est marié et a deux garçons et deux filles. Il décédera peu après sa mère en 1901 à 54 ans seulement alors qu'elle en avait 73 au moment de sa propre mort, trois ans plus tôt.

Jean-Louis Lalonde

Mise à jour et correction de la première version (2007) en juillet 2018

Sources

Ancestry.ca, arbre franco-protestants pour Jean-Baptiste Lhôte.

Baubérot, J. 1966. « L'évangélisation protestante non-concordataire en France et les problèmes de la liberté religieuse au XIX^e siècle : la société évangélique de 1833 à 1883 ». Thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne, p. 84-96 et 175-181 sur Villefavard.

Lougheed, Richard, *Au centre des controverses : Charles Chiniquy*, Toronto, Clements Academic, 430 p., spécialement p. 117, 135-136, 301, 388-389, 402, 411 sur Staples.

Meier, Lois (réd.), *The Saga of St. Ann, Saint Ann. IL, Bicentennial Ctee*, 1976, 198p., p. 9

Procès-verbaux du Comité de la FCMS, janvier 1847.

Rapports annuels French Canadian Missionary Society (FCMS), 1846, p. 4 et 11, 1847, p. 15.

The Presbyterian (journal américain), 19 août 1862, p. 3

Un ami de la Société, « La Société évangélique de France – Une Paroisse entière passée à l'Évangile », *L'Aurore*, 1^{er} et 8 décembre 1894, p. 5-7 et p. 5-6.

1. Nous adoptons cette graphie bien qu'un document d'époque parle de l'abbé Lhost, que d'autres écrivent Lhôte ou Lhote avec ou sans apostrophe ou encore avec ou sans accent circonflexe. Duclos orthographie L'Hote. Des documents fiables cités par *L'Aurore* écrivent Lhôte, également le Consistoire de Chicago.
2. Lacte de mariage parle du « county of Saint Hail ». Il n'existe rien de tel en France. Nous comprenons qu'il s'agit d'une commune. Il s'agit vraisemblablement de celle de Hailles dans la Somme.
3. Situé à 170 km au sud de Paris (Bourgogne-Franche-Comté, département d'Yonne).
4. Voir www.gallican.org sur M^{sr} Chatel et ba.21.free.fr/roussel/napoleon_roussel.html, sur son successeur Napoléon Roussel rattaché à la Société évangélique de France dont les Mémoires donnés dans ce site permettent de se faire une idée du climat religieux du moment dans le Limousin.
5. La Société missionnaire franco-canadienne, fondée en 1839 par des anglophones, visait à faire connaître les valeurs évangéliques aux Canadiens français. Elle avait choisi de commencer ses activités missionnaires à Belle-Rivière, petite agglomération aujourd'hui incluse dans la ville de Mirabel.
6. On avait nommé cet embryon de collège « institut » parce qu'il comprenait en plus des cours des activités agricoles, qu'on maintiendra au curriculum pendant les trente années suivantes.
7. RA FCMS 1846 p. 12-13.
8. Selon Duclos, *op. cit.*, I, p. 155.
9. PV 9 mars 1847. Nous croyons que ce furent là les facteurs déterminants pour le Comité. Il ne semble pas que le fait qu'il soit un ex-prêtre ait eu beaucoup d'importance puisque les cas de Léon Normandeau et de Joseph Tétreau sur la Rive-Sud n'avaient pas posé de problème.
10. C'est ce que semble indiquer comme lieu de naissance le recensement canadien de 1852, probablement à Saint-Louis, au centre des États-Unis. Étonnant à première vue, mais pas si cela indique que Lhôte se rendait à son poste missionnaire en Louisiane, qu'il occupera l'année suivante. Le transport alors se faisant par bateau. Compte tenu du moment du mariage, Henry Chester n'a guère pu naître qu'à l'automne 1847.
11. *The Presbyterian*, 19 juillet 1862, p. 3. Ce journal américain publie entre autres les comptes rendus détaillés des délibérations des consistoires presbytériens et d'autres nouvelles religieuses. C'est ce que nous avons de plus précis sur l'affaire Lhôte. Voir aussi Richard Lougheed, *Au centre des controverses : Charles Chiniquy* sur Moses Staples dont on parle à l'instant.
12. Il est probable que ses exigences, fruit de son expérience dans l'Est, aient paru trop critiques pour ces gens de l'Illinois. Sa manière de voir donnait une image trop différente de ce qu'on était habitué de lire un peu partout sur les communautés de cet État américain. .
13. De l'ordre de 10000 \$, dirait-on aujourd'hui.
14. On voit que les résultats de l'examen de la situation par le Consistoire de Chicago ont été extrêmement favorables à Lhôte jugé comme une victime d'une petite vengeance de Chiniquy. Ce dernier vient d'ailleurs, le 10 juin 1862, d'être interdit de célébration parce qu'il ne s'est pas présenté devant le Consistoire pour faire taire des rumeurs de conduite douteuse à son sujet et qu'il est parti sans avertissement pour le Canada et l'Europe.

Une journée inoubliable à bord du Mémorial-Express 2018



Photos: Alain Gendron, Luc Mercier

À l'occasion des 15 ans d'existence de la Société, Jocelyn Archambault et Alain Gendron ont décidé de tenir une seconde édition du Mémorial-Express, tournée en autocar qui conviait les participants à partir à la découverte des lieux et des personnages qui ont marqué l'histoire du protestantisme franco-québécois. Grâce à la participation d'une classe de 26 étudiants de théologie de l'ITF de Longueuil, l'événement a rapidement affiché complet. Ceux-ci ont pu ressentir toute la passion pour l'histoire qui animait les deux organisateurs costumés pour l'occasion.

Saint-Hyacinthe



Ci-dessus: devant la porte des Maires, où figure le nom de Paul-Frédérique Payan, homme d'affaires franco-protestant.

Ci-contre: L'ancienne église presbytérienne fondée par R.-P. Duclos accueille aujourd'hui le restaurant Le Parvis.

Saint-Pie (Émileville)



Saint-Pie fut l'un des premiers fruits de l'activité missionnaire des franco-protestants sur la Rive-Sud. À droite, la tombe d'Antoine Duclos, le père de Rieul-Prisque, l'un des premiers convertis de l'endroit.



Bérée



L'autocar s'arrête sur une route de campagne. Perdue au milieu des champs, une affiche indique l'endroit où reposent des membres de la petite communauté de Bérée, qui ont, à l'image de ces convertis des Actes des apôtres, accueilli le message avec joie.



Ci-contre: M. Jean-Louis Lalonde fait remarquer aux participants la tombe de l'épouse du pasteur Thomas Charbonnel, venu de France ainsi que son épouse.

Roxton Pond



Plusieurs franco-protestants de Roxton Pond ont eu une influence marquante dans cette communauté formée à l'origine d'une majorité de protestants. Jocelyn était fier de nous parler du pasteur W. S. Bullok, natif de l'endroit, qui était aussi un homme d'affaires hors pair. Tout autant que de Sem Dalpe, qui fut le premier manufacturier d'outils en bois dans la province de Québec. Sans parler de Jacob Nicol, avocat et grand propriétaire de journaux, député à Québec.



Outils de menuiserie Sem Dalpe

Marieville



Le périple se termina à l'église baptiste de Marieville, la doyenne des églises franco-protestante en Amérique, qui est toujours en activité depuis sa fondation en 1852.

Une agréable collaboration avec l'ITF

Tout débuta par un simple contact initié par Madame Béatrice Fayt, bibliothécaire à l'Institut de théologie pour la francophonie, lors du Salon du livre chrétien évangélique tenu en juin 2018 à Montréal. Participante au Salon, elle faisait la tournée des divers exposants pour voir ce qu'ils avaient à offrir.

En discutant avec Alain Gendron, qui y présentait ses propres ouvrages jeunesse en plus de représenter la SHPFQ, Madame Fayt se vit remettre gracieusement notre *Bulletin* sur Montréal et la Réforme en plus de se voir présenter le projet du Mémorial-Express.

Vivement intéressée, elle l'invita à lui faire parvenir de la documentation à ce sujet, et après quelques échanges, l'établissement d'enseignement décida d'inscrire la visite du Mémorial-Express au programme de l'un de leurs cours de la session d'automne.

Des vingt-six participants inscrits, vingt-quatre y ont assisté et tous se sont déclarés ravis. Selon Madame Fayt, «dans le meilleur des mondes, tous les étudiants de la Faculté devraient participer au Mémorial-Express».

Quelle façon merveilleuse de souligner nos quinze ans que d'avoir eu le privilège de partager notre passion pour l'histoire avec les nouvelles générations.

Pour les remercier de cette belle opportunité, notre Société a gracieusement offert le recueil de nos bulletins 41 à 60 à la bibliothèque de l'institution pour compléter sa collection.



Luc Mercier pose fièrement aux côtés de Madame Béatrice Fayt, bibliothécaire à l'ITF après lui avoir remis le recueil de nos Bulletins 41-60.

Photo: Luc Mercier

Le doyen de l'ITF, M. Glenn Smith, a également envoyé un message aux organisateurs pour les remercier d'avoir conduit ses étudiants sur ces lieux de mémoire protestants.

Devant un tel engouement, on peut déjà prédire que le prochain Mémorial-Express n'attendra pas dix ans avant de reprendre la route, comme ce fut le cas cette fois.

AG

15 ans, et des honneurs...



Le 9 novembre dernier, les membres du Comité de direction de la SHPFQ s'étaient donné rendez-vous au restaurant PortoVino de Brossard afin de célébrer le travail accompli depuis quinze ans.

Le bureau a profité de l'occasion pour souligner la contri-

bution remarquable de son secrétaire, M. Jean-Louis Lalonde en lui offrant un magnifique stylo-plume et un coffret gravé à l'effigie de la Société.

Merci encore et longue vie à Jean-Louis et à sa plume!

AG

LECTURES/INTERNET

Jocelyn Archambault nous a signalé par ailleurs deux textes qu'on trouve sur Internet. Le premier concerne le naufrage de l'Annie Jane qui avait emporté dans la tombe des missionnaires qui revenaient au Canada avec Jean Vernier. Le second porte sur Gustave (dit Guy) Biéler dont un livre récent retrace la carrière d'espion au cours de la Deuxième Guerre mondiale et dont on peut trouver la biographie en ligne.

Du nouveau sur le naufrage de l'Annie Jane



Jocelyn Archambault nous signale que des sites sont consacrés à ce naufrage.

Marc Ami qui s'en est réchappé utilisait son récit pour attirer l'attention des gens lors de ses tournées de colportage (voir sa biographie). Ce n'est que bien plus tard qu'il en confia le texte au *Messenger*. L'intérêt du site en question est qu'il nous donne la liste des passagers qui y ont péri et celle de ceux qui s'en sont réchappés. Le site principal est <http://www.anniejane.net/>

C'est ainsi que nous apprenons le nom et l'origine de la famille Kampf (se prononce Kempf)

Mr Charles Louis Kampf, Canton of Uri, Switzerland
Mrs Jean Frederic Kampf, Canton of Uri Switzerland
Louis Kampf aged 12, né 11/10/1840, Canton of Uri, Switzerland
Marie Louise Kampf aged 10, né 5/3/1843, Canton of Uri, Switzerland
Ainsi que les Rose dont on parle aussi :
Lieutenant Charles Rose R.N aged 60, Melbourne East,

Quebec. Originally from the town of Nairn in Scotland.
Mrs Miriam Rose, aged 56, Melbourne East, Quebec.
Originally of Devonport England
Reverend Jean Vernier, aged 31, Pointe-Aux-Trembles, Quebec. Originally of Blamont Doubs, France

Les survivants dans les cabines :

- Marc Ami, aged 19 Swiss/French. Part of J. Vernier's missionary group recruited in Switzerland by the French Canadian missionary society. 1834-1902
- Fredrick Lammert Van Buren aged 29, originally from Holland. Part of J. Vernier's missionary group recruited in Switzerland by the French Canadian missionary society. 1824-1888
- Jean Francois Cornu aged 30, Swiss/French. Part of J. Vernier's missionary group recruited in Switzerland by the French Canadian missionary society. 1823-1891

On y trouve des informations sur les suites du naufrage, l'érection du monument, les recherches actuelles. dans <https://www.irishgenealogynews.com/2015/09/any-connections-to-1853-annie-jane.html>

ainsi que la parution d'un livre sur le sujet :

<http://www.anniejane.net/wp-content/uploads/2015/08/Wreck-Annie-jane-front-cover-enlarged.jpg>

Ajoutons qu'on trouve aussi en ligne un document d'époque écrit par le directeur des missions évangéliques de Paris, lequel donne des informations sur son passage au Québec : Jean-Henri Grandpierre : *Quelques mois de séjour aux États-Unis d'Amérique (1854)*. Il consacre une annexe au naufrage de l'Annie Jane à partir de *La Bibliothèque évangélique des familles* (une revue), p 134 et p. 184-206. Il y trace aussi une

biographie de Jean Vernier et il y reproduit les lettres des survivants, que Marc Ami a aussi reprises à la fin de son récit. Voir :

https://books.google.co.in/books?id=F7sTAAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

On se reportera également à notre biographie de Jean Vernier, plus détaillée. dans shpfqbiographies.sitew.ca/ ainsi qu'à celle de Marc Ami.

Le document du directeur offre un intérêt supplémentaire, car il est passé à la mission de Grande-Ligne et présente ainsi une vue originale et d'époque sur cet établissement missionnaire. Tout cela mérite un détour.

Quelques mots sur Gustave BIÉLER (1904-1944) que la parution d'un livre récent place dans l'actualité.



D'origine suisse, Gustave Biéler est né en France en 1904 où son père était pasteur avant

de revenir dans son pays en 1907. Son père est décédé de la grippe espagnole en 1918 et la famille est prise en charge par son grand-père Daniel, d'un protestantisme rigide. Pour échapper à cette tutelle, il émigre au Canada en 1924, l'année même où il a obtenu son certificat d'études classiques, ce qui lui a permis d'apprendre plusieurs langues et d'obtenir une large culture générale. Il s'installera à Montréal, invité par son oncle et parrain Charles Biéler, professeur au Collège presbytérien, bien connu de nos lecteurs (voir sa biographie). Sa formation lui permet d'être

professeur pendant trois ans à l'Institut évangélique français de Pointe-aux-Trembles. Il s'oriente ensuite autrement.

La Compagnie d'assurances Sun Life était favorable à l'évangélisation en français, C'est ainsi que l'ancien pasteur Moïse Ménard (voir sa biographie) y occupe le poste de traducteur à partir de 1924 et y travaille jusqu'à sa retraite en 1932. Il est plus que probable que Guy Biéler ait pris la relève et y soit devenu le chef du bureau de traduction. En 1929, il épousera Marguerite Geymonat, une ancienne élève de Pointe-aux-Trembles, et le couple aura deux enfants.

Après l'évocation de ces origines protestantes, l'essentiel de l'ouvrage passionnant et souvent émouvant est consacré ensuite à l'engagement volontaire de Biéler dans l'armée en 1940, son travail pour les services secrets et son action militaire dans les réseaux de la résistance en France. Arrêté par les Allemands, il sera torturé et fusillé au camp de concentration de Flossenburg en septembre 1944. Divers mémoriaux sur le sol français témoignent de son action courageuse qui en a même fait un héros populaire.

Jocelyn Archambault

Wikipedia lui a consacré une biographie détaillée que l'on peut consulter en ligne de même que les interviews de l'auteur et articles des journaux au moment de la parution de l'ouvrage en octobre dernier.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_Bi%C3%A9ler/
<https://www.ledevoir.com/lire/540409/le-meilleur-des-hommes-bieler-guy-bieler/>
<http://www.lequebecetlesguerres.org/commandant-guy%E2%80%899bieler-de-lombre-a-la-lumiere/>
<https://www.archambault.ca/livres/meilleur-des-hommes-l-histoire-de-guy-bieler-le-plus-grand-espion-canadien-le/gendron-guy/9782764436875/?id=2616877&at=1887331>

NOUVELLES

BRÈVES de la Société

Décès de Dorothy Péron (1919-2018)



Nos membres ont souvent rencontré Dorothy Péron, épouse de René, qui assistait régulièrement à nos assemblées annuelles. Elle est décédée au Centre de santé Perley et Rideau pour les anciens combattants dans sa centième année. Née à Montréal, elle y avait enseigné ainsi qu'à Valcartier et à Saint-Eustache. Elle était devenue femme au foyer à son mariage, mais s'était à nouveau occupée d'enseignement plus tard et avait œuvré dans l'immobilier. Elle avait consacré d'innombrables heures à la généalogie familiale et retracé les origines des Péron jusqu'en Europe de l'Ouest. L'arbre franco-protestant (Ancestry) donne les liens de parenté immédiats du couple lié également aux Chodat et aux Perrier. Elle a beaucoup voyagé au Canada ainsi qu'en Grande-Bretagne, en France et en Australie. Toutes nos condoléances à son époux.

Quand un symbole est-il patrimonial?

La controverse à propos du crucifix à l'Assemblée nationale et dans les palais de justice tourne autour de la question du patrimoine. Les franco-protestants en ont déjà parlé. Je trouve intéressante la piste offerte par Gérard Bouchard qui a suggéré dans La Presse une définition susceptible de faire avancer les choses. JLL

Est patrimonial ce qui est consensuel.

La croix du Mont-Royal n'est l'objet d'aucun débat. Tous y voient un élément du paysage ; nul n'envisagerait sa suppression. Il en est ainsi avec la croix à la mémoire de Jacques Cartier à Gaspé et les croix du chemin sur nos routes rurales. Pourquoi en est-il ainsi? C'est que toutes ces croix se sont en très grande partie vidées de leur signification originelle. Ce sont des symboles désactivés. Leur sens premier s'est éteint.

La croix de l'Assemblée nationale, au contraire, suscite une forte contestation. Ceux et celles qui souhaitent son déplacement y voient un symbole toujours actif.

On est alors justifié d'affirmer que son maintien contredit à la fois la séparation de l'État et de l'Église et la neutralité de l'État vis-à-vis des religions. (Gérard Bouchard,

«Quelques clarifications sur la laïcité», dans *La Presse+*, vendredi 2 novembre 2018, section Débats.)

Contrairement à ce qu'a affirmé le Premier ministre actuel, le crucifix n'est pas un symbole protestant. Les franco-protestants l'ont rappelé récemment et déjà il y a quelques années. Voir notamment ces trois sources :

<https://egliseunie.ca/le-crucifix-a-l-assemblee-nationale-symbole-de-quelles-valeurs/>

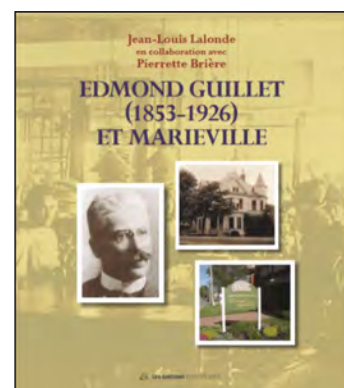
<http://philippevaillancourt.com/2013/10/non-au-crucifix-a-lassemblee-nationale-soutiennent-des-theologiens-protestants/>

www.lapresse.ca/debats/chroniques/yves-boisvert/201309/21/01-4691718-de-religion-de-politique-et-de-croix.php/

Des projets en cours

Même si ce *Bulletin* n'en fait pas état, plusieurs projets sont en préparation et notre prochain *Bulletin* vous en dira davantage. On peut déjà annoncer qu'il y aura une **journée d'étude en mai prochain** pour faire le point sur certains aspects de la recherche actuelle. La numérisation de *L'Aurore* se poursuit et un comité se penche actuellement sur comment rendre cette documentation accessible au grand public. Un

autre comité tente de prendre contact avec des responsables de regroupements d'églises ou de communautés particulières afin de mieux faire connaître notre Société.



Lancement du livre sur Guillet et Marieville

Le livre sur *Edmond Guillet et Marieville* est enfin paru en décembre et la Société d'histoire de la Seigneurie de Monnoir a placé son lancement officiel au jeudi 28 février prochain à 19 heures à l'église baptiste de Marieville. Tous y sont bienvenus. Ceux qui ont hâte de le lire tout de suite pourront se le procurer en ligne sur le site des Editions Anonymes ou au bureau de la Société d'histoire à Marieville. Nos numéros 50 et 51 en donnaient un avant-goût, mais sans les images qui illustrent la fabrication des chapeaux ou les traces du passage des Guillet à Marieville.

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Jean-Louis Lalonde : (514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608